

LITTÉRATURE.

VISITE A ABBOTSFORD,

PAR WASHINGTON IRVING.

—
 PORTRAIT, ANECDOTES, SOUVENIRS DE
 WALTER SCOTT.

Le 29 août 1816, j'atteignis sur le tard la petite ville de Selkirk, ancienne frontière d'Ecosse. Je venais d'Edinburgh, un peu pour visiter l'abbaye de Melrose et ses environs, beaucoup pour entrevoir le puissant ménestrel du Nord. J'avais pour lui une lettre d'introduction de Thomas Campbell, le poète ; et, d'après l'intérêt qu'il avait pris à mes premières tentatives littéraires, j'avais quelque raison de penser que ma visite ne serait point inopportune.

Le lendemain, après un déjeuner matinal, je partis en chaise de poste pour l'abbaye. Arrivé devant Abbotsford, j'envoyai le postillon porter la lettre et ma carte, sur laquelle j'avais écrit que, me rendant aux ruines de Melrose, je désirais savoir s'il serait agréable à M. Scott (qui n'était pas encore baron) de me recevoir dans le cours de la matinée.

.....

« L'Ecosse est la terre des chants. Nos chansons font partie de notre héritage national, disait Scott ; nous pouvons vraiment les appeler nôtres. Elles n'ont aucune teinte étrangère ; elles sont imprégnées du parfum des bruyères ; c'est pur souffle de nos montagnes. Toutes les races légitimes descendues des anciens Bretons, les Ecossais, les Gallois, les Irlandais, ont des airs nationaux. Les Anglais n'en ont point, parce qu'ils ne sont pas les fils du sol ; ils sont métis tout au plus. Leur musique, faite de lambeaux étrangers, n'est qu'un habit d'arlequin, une pâle mosaïque. Dans notre Ecosse même il y a peu de chansons nationales du côté du levant où il y a eu débordement d'étrangers. Une vraie chanson écossaise est un *cairn gorm*, une pierrerie de nos rochers à nous ; ou plutôt, c'est une précieuse relique des vieux temps, profondément empreinte de caractère national ; une sorte de camée, sur lequel on retrouve les traits primitifs du visage national, tel qu'il était dans les vieux jours, avant que la race fut croisée. »

Tandis que Scott discourait ainsi, nous montions le long d'une gorge étroite : les chiens battaient les buissons, à droite et à gauche, quand tout à coup ils firent lever un coq de bruyère.

« Ah ! cria Scott, maître Walter aurait là une bonne aubaine ! nous l'enverrons de ce côté quand nous serons de retour. Walter est maintenant le chasseur de la famille ; c'est lui qui nous approvisionne de gibier. Je lui ai, à

peu de chose près, abandonné mon fusil, car je ne me sens plus aussi alerte à battre l'estrade que par le passé. »

Notre promenade nous conduisait sur des hauteurs qui dominent une perspective étendue. « Nous y voici, dit Scott, je vous ai amené, comme le pèlerin dans *the Pilgrims Progress*, au sommet des *Montagnes délectables*, pour pouvoir étaler à vos yeux toutes les merveilles de nos pays. Là, vous avez Lammermoor, et Smailholmie ; ici c'est Galashiels et Terwoodlee, puis Gala Water ; et dans cette direction, regardez ! voilà Tevoitdale, voici les Braes de Yarrow ; et ce filet d'argent qui serpente sous vos yeux c'est le limpide courant d'Ettrick, qui va se jeter dans la Tweed. »

Il poursuivit, passant en revue tous les noms célèbres jadis dans les chants de l'Ecosse, et qui ne doivent aujourd'hui leur vif intérêt qu'à sa plume. En effet, une grande étendue du pays des frontières se prolongeait à l'horizon devant moi, et je pouvais distinguer les lieux où s'étaient passées les scènes de ces poèmes, de ces romans qui ont en quelque sorte ensorcelé le monde.

Je regardai quelque temps autour de moi dans une muette surprise, je pourrais presque dire dans un muet désappointement. Une succession de collines grises, à cimes ondulantes et monotones, se déroulaient les unes derrière les autres aussi loin que ma vue pouvait atteindre. On aurait presque distingué une grosse mouche marchant le long de leurs profils arides, tant elles étaient dépourvues de végétation ; et cette Tweed si renommée coulait entre des montagnes stériles sans un taillis, sans un bouquet d'arbres pour ombrager ses rives. Cependant il y a une telle magie dans le reflet jeté par la poésie et l'imagination sur toute cette contrée, que je la préférerais aux plus beaux sites que j'eusse admirés en Angleterre. Je ne pus m'empêcher d'en dire toute ma pensée.

Scott chantonna quelques minutes entre ses dents, et devint fort grave. Il n'entendait nullement que sa muse fût louée aux dépens de ses montagnes natales. « Ce peut être entêtement, prévention, dit-il enfin ; mais ces collines grises, ces frontières sauvages, ont à mes yeux des beautés qui leur sont propres. J'aime jusqu'à la nudité de cette terre, j'aime sa physionomie sévère, agreste, rustique. Quand j'ai passé quelque temps au milieu des riches campagnes d'Edinburgh, semblables à un jardin de luxe surchargé d'ornemens, j'en viens à me soulever de nouveau au milieu de mes naïves collines, aux teintes grisâtes. Vrai, si je ne voyais les bruyères au moins une fois l'an, je crois que j'en mourrais ! »

Il accompagna ces derniers mots, dits avec une verve qui partait du cœur, d'un bon coup de canne frappé sur le sol, comme pour ajouter à l'énergie de ses paroles. Il prit aussi la défense de la Tweed, cette belle rivière ; ajoutant qu'elle ne lui plaisait pas moins pour être dépouillée d'arbres, probablement à cause de sa vieille passion pour la pêche à la ligne.